

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*

La petite bibliothèque

2013

13 pages

stylo-bille, impressions numériques transférées à l'acétone

Transcription manuscrite de passages de *Sur le chemin des glaces*,
de Werner Herzog, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 2009 (1979).

Achterhuber avait sauté en marche d'une camionnette Volkswagen. Indemne, il avait aussitôt renouvelé l'expérience, et s'était cassé une jambe, il est maintenant au fond d'un lit, salle cinq.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 9.

Qu'est-ce qui occupe les gens ? Les caravanes, les voitures accidentées que l'on rachète, le lavage-minute ? Concentrer ma pensée sur moi m'a conduit à une découverte : le reste du monde rime.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 10.

En quoi consistent vraiment les jeux d'enfants ?

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 11.

Après ces quelques kilomètres à pied, je sais que je me suis pas dans mon état normal, cette certitude me vient de la plante des pieds. Celui dont la langue me brûle pas a la plante des pieds qui brûle.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 13.

Les adolescents sur leurs vélo-moteurs roulent, synchrones, vers la mort. Dans ma tête, des images de betteraves qu'on m'a pas arrachées, et pourtant, je vous le jure, il n'y a pas une seule betterave dans les environs. Un tracteur géant, menaçant, avance dans ma direction, vient sur moi, il veut me laminer, mais je résiste. À côté de moi, des emballages de polystyrène blanc me réconfortent.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 15.

Nous sommes devenus semblables aux voitures dans lesquelles nous roulons, nos visages en témoignent.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 16.

Passe à côté de moi une auberge forestière, aussi grande qu'une caserne. Il y a là un chien, un monstre, un veau.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 16

Toujours le même problème de bottes. Il me faut pas qu'elles me serrent, mais elles sont encore trop meunes. J'essaie de les élargir avec du caoutchouc moussé. À chaque mouvement, je prends des précautions d'animal, et je vois bien que j'ai aussi des pensées animales.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 19.

À l'entrée du village, j'ai vu une petite vieille aux jambes torses, la folie sur le visage. Elle poussait son vélo, pour distribuer le journal du dimanche. Elle approchait les maisons, comme elle aurait approché l'ennemi.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 21.

Par la fenêtre, j'ai vu un corbeau se jeter sur le toit d'en face. La tête dans les épaules, il me bougeait pas, sous la pluie. Longtemps après, il était encore là, inerte, grelottant, solitaire et calme, plongé dans ses pensées de corbeau. Alors, un sentiment de fraternité est monté en moi et la solitude a envahi mon cœur.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 26.

Ce que marcher peut faire mal.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 27.

Quelle distance couvrent un million de pas ?

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 29.

Le pays est un tel désert ! J'y vois le même abandon qu'autrefois en Égypte. Si jamais j'arrive un jour, je veux que personne ne sache ce qu'aura été cette marche. Des poids lourds roulent dans la pluie triste.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 31.

Pourquoi la marche est-elle si douloureuse ? Je m'encourage moi-même, parce que personne ne m'encourage.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 35.

Pour la première fois, à nouveau, un peu de soleil. J'ai pensé : « Cela te fera du bien. » Mais à côté de moi, mon ombre me guettait, rouscint même, elle me précédait, car je marchais vers l'ouest. À midi, elle était tapée autour de mes jambes, l'ombre, et cela m'a fait une de ces peurs !

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 48.

Plusieurs fois de suite, j'ai dû commettre des erreurs d'itinéraire, mais après coup, je me suis rendu compte en les étudiant qu'elles m'avaient ramené sur la bonne route. Le pire, quand je m'aperçois que j'ai fait une erreur de cap, c'est que je n'ai pas le cran de revenir sur mes pas, je préfère me corriger par une autre erreur. De toute façon, je me suis fait un tracé imaginaire à peu près rectiligne auquel je me puis pas toujours me tenir, mais mes détours ne sont jamais vraiment importants...

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 50.

Une pauvre vieille, toute rondelette, qui ramassait du bois, m'a abordé. Elle m'a parlé de ses enfants, de leur naissance, de leur mort. Comme elle sent que je veux poursuivre ma route, elle s'exprime trois fois plus vite, raconte des destins entiers, saute la mort de trois enfants, me se décide quand même pas à les passer sous silence, et tout cela, dans un dialecte qui me me facilite pas les choses. Après le maufage de sa descendance directe au grand complet, elle m'a plus voulu parler d'elle, si ce m'est pour me dire qu'elle ramassait du bois tous les matins. Je serais bien resté plus longtemps.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 50-51

L'eau du dégel ruisselle partout. Au sommet, je me marche plus que dans les nuages, toutes les pierres ruissent. Comme toujours l'œil m'est attiré que par les formes vides : boîtes, choses jetées. Mes pieds sont bien.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 52.

En bas, dans la plaine orangée, je vois les stries de la pluie et l'annonce de l'effondrement du monde flamboyer dans le ciel. Un chemin de fer court à travers le pays, et traverse les montagnes. Les roues flamboient. Un wagon prend feu. Le train s'arrête, on essaie de l'éteindre, mais on ne peut plus. On décide de poursuivre route, plus loin. Le train repart, il repart tout droit dans le sombre cosmos. Dans l'obscurité profonde de l'univers flamboient les roues, flamboie un unique wagon. D'incroyables effondrements d'étoiles se produisent, des mondes entiers s'écoulent sur eux-mêmes, à partir d'un point unique. La lumière ne peut plus s'évader, même l'obscurité la plus profonde devrait ici être lumière, et le silence, rugissement. L'univers est rempli de néant, c'est le vide béant le plus noir. Des voies lactées s'épaississent en non-étoiles. Une félicité se déplaie, et de cette félicité naît une non-chose. Telle est la situation. Une nuée de mouches et un tourbillon d'insectes ignobles bourdonnent autour de ma tête, si acharnés que, malgré mes grands moulinets de bras, ils me poursuivent encore, assoiffés de sang. Comment ferai-je mes achats? On me chassera du supermarché, moi et ma jouillerie romboixante! Un éclair zèbre le ciel noir orangé et abat précisément Fanfan-le-Moulin, dont le seul ami était Jojo-la-Tempête. Fanfan a passé des années enfermé dans le réduit en planches du grenier de la ferme parce que sa femme avait une liaison avec Jo-la-Tempête. Ils ont cloué sa tête avec des planches, et Fanfan s'est laissé faire, car ils lui apportaient de la soupe aux repas.

La solitude est-elle bénéfique? Oui, assurément. Seulement, elle nous ouvre à des intuitions dramatiques de l'avenir. Pendant ce temps, la prolifération de l'ignoble gagne à nouveau les abords de la mer.

Le Rhin, jour moi, ressemble au Namay, bien que rien ici ne rappelle le Namay. J'aurais aimé que le bac prenne plus de temps pour nous amener sur l'autre rive, franchir un fleuve est une chose à laquelle l'homme doit s'habituer.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 57

Je m'arrive pas à chasser de mes yeux l'image d'un tas d'immondices dans la plume. Je l'ai vu de loin, et je me suis mis à marcher de plus en plus vite. Finalement, j'ai été pris d'une angoisse mortelle, car je ne voulais pas être doublé par une voiture avant d'avoir atteint mon but. Je suis arrivé halotant, après cette marche forcée, et il m'a fallu longtemps pour me remettre, bien que la première voiture me soit passée que quelques minutes après mon arrivée.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 61.

Nous n'avons plus la moindre idée du nombre de souris qu'il y a dans le monde, tous, autant que nous sommes. C'est incroyable ce qu'il y en a. Les souris bruissent dans l'herbe couchée. Seul celui qui marche voit les souris. Dans les champs déjà blancs, elles ont creusé des galeries entre herbe et neige, et là où celle-ci a fondu, on voit encore des traces sinueuses. On se lie d'amitié avec les souris.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 61.

Je marchais vers un feu, devant moi, il y avait toujours ce feu, comme un mur incandescent. C'était un feu de froid, un de ceux qui apporte le froid, pas la chaleur. Un de ceux qui transforment instantanément l'eau en glace. La pensée du feu qui devient glace fait maître la glace à la vitesse de la pensée. Ainsi est née la Sibérie, et les aurores boréales sont les dernières lueurs de ce phénomène. C'est ainsi qu'il s'explique. Certains signaux, à la radio, confirment cela, particulièrement dans les « blancs », et aussi à la télévision, en fin de programme, lorsqu'on entend le « souffle » et qu'on voit des petits points danser : tout cela a la même signification.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 62.

Devant moi, massives et claires, les montagnes, forçant la haute masse de brouillard, à demi visible, une lune froide du matin, face au soleil. Cheminer en droite ligne entre lune et soleil, quelle élévation !

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 63.

Quelle saison ! Elle m'a plus rien de terrestre. De grands sautiers volants expulvent, sans bruit, des traînées de condensation au-dessus de moi, plein ouest. Ils volent vers Paris, et mes pensées s'envolent avec eux. Il y a tant de chiens. En voiture, cela nous échappe, comme les odeurs de foin, et les arbres gémissants.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 65.

Impossible d'apprécier où je suis, je ne peux qu'apprécier une direction.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 66.

Dans une burette pour estivants, tout en verre, trois êtres sont assis, entre nuages et nuages, protégés de tous côtés par le verre.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 67.

À force de solitude, ma voix déraillait, je me pouvais plus que jéper,
je m'arrivais plus à la timbrer pour parler, et j'en avais honte.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 70.

J'ai secoué les éclats de verre tombés sur la couverture. À côté, il y a
un petit lit d'enfant, des jouets, et un pot de chambre. Tout cela
est dénué de sens, au-delà de toute description.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 71.

Des poids lourds passent en soufflant, ils me me voient pas, moi,
l'animal sous les branches. Une traînée d'essence ose la route
qui escalade la colline. Arases torrentielles. J'essaie de faire partie
intégrante de la forêt. Malgré tout, je suis découvert par un
paysan qui passe en vélomoteur. Il s'est arrêté brièvement, et m'a
dit d'un air étonné : « Monsieur », c'est tout.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 72.

Devant moi, un arc-en-ciel me remplit soudain d'une folle espérance.
Quel merveilleux signe, au-devant et au-dessus de celui qui
marche. La marche ! Chacun de nous devrait marcher.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 72-73.

Tout en marchant, je suis obsédé par le mot millet, qui m'a toujours beaucoup plu, ainsi que par le mot rigoureuse. Trouver un lien entre ces deux mots confine à la torture. Une démarche rigoureuse, ça existe. Couper du millet à la faucille, ça existe aussi. Mais « millet » et « rigoureuse », rien à faire. Une forêt dense se profile. En haut d'un col, deux poids lourds se garent côte à côte, leurs cabines proches à se frotter. Un des chauffeurs, sans mettre pied à terre, monte dans le camion de l'autre. Ils m'échangeront pas un mot pendant leur déjeuner. Cela fait ~~12~~ douze ans qu'ils font cela, sur le même parcours, au même endroit. Entre eux, il y a fécurie de mots, mais la nourriture, cela peut toujours s'acheter.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 77

Lors de la terrible tempête de neige dans les Alpes suabes, je suis passé près d'un parc à moutons provisoire. Les bêtes gelées et prises au dépourvu, en me voyant, sont venues se presser contre moi, comme si j'étais là pour leur apporter une solution, la solution. Cette confiance qu'on lisait dans les yeux des moutons au milieu de la neige, c'est une expérience qu'il ne m'avait encore jamais été donné de vivre.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 77-78.

Aujourd'hui, mon pied droit est mal en point, après cette longue marche. Mon tendon d'Achille est vraisemblablement irrité, et toujours enflé du double. Ma cheville est elle aussi enflée, probablement parce que, toute la journée, j'ai marché sur le côté gauche de la route goudronnée. Ainsi, le pied gauche se posait bien à plat, tandis que le droit se cambrait un peu à chaque pas, à cause du léger bombement de la route prévu pour l'écoulement des eaux. Demain, il faudra absolument que de temps à autre je change de côté. Tant que je passais à travers champs, je n'avais pas ce problème. C'est le magma incandescent de la terre qui brûle la plante des pieds. Aujourd'hui, l'isolement est encore plus intense que d'habitude. J'entretiens un dialogue avec moi-même. La pluie peut rendre aveugle.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 81-82.

La route la plus décalée qui soit, en direction de Domrémy, je me marche plus comme il faut, je me laisse dériver. La chute vers l'avant, je la transforme en marche.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 84.

Ici, par négligence, on tue le pays. Les enfants jouent autour de l'église. La nuit m'a glacé. Un vieil homme traverse le pont, il me se sait pas observé. Il marche très lentement et à grand-peine, à petits pas hésitants... entre-coupés de pensées. C'est la mort qui marche avec lui.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 87.

Soudain cesse, un héron gris vole à des kilomètres devant moi, puis se jette, et lorsque je me rapproche, s'envole à nouveau un peu plus loin. Je le suivrai où qu'il vole.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 88.

Un pommier - qui, de loin, semblait le seul à avoir des feuilles - avait encore mystérieusement gardé tous ses fruits, serrés les uns contre les autres. Il n'y a plus une feuille dans l'arbre mouillé, rien que des pommes mouillées qui ne veulent pas tomber. J'en ai cueilli une, elle avait une saveur aigrelette, mais elle était juteuse, et j'avais soif. J'ai jeté le trognon dans l'arbre, et les pommes sont tombées en pluie. Quand leur chute s'est apaisée, qu'elles furent enfin à terre, j'ai pensé : personne au monde ne peut imaginer un tel abandon de l'homme. C'est le jour le plus abandonné, le plus solitaire de tous. Alors, je suis allé secouer l'arbre jusqu'à ce qu'il soit vide.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 89

En passant devant une maison, j'ai vu qu'il y avait une course de ski à la télévision. Où vais-je dormir ? Un prêtre espagnol disait la messe dans un mauvais anglais. Il chantait faux dans un micro qui saturait, mais derrière lui, le mur de pierre était recouvert de lierre. Des mémeaux menaient grand tapage... et ce tapage était si proche du micro qu'on ne comprenait plus ce que disait le prêtre. Les mémeaux étaient amplifiés des centaines de fois. Alors, une jeune fille blême s'est effondrée sur les marches, et elle est morte. On lui a passé de l'eau fraîche sur les lèvres, mais elle a préféré la mort.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 90-91

Ma marche... marche.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 91

Aujourd'hui, la solitude me précédait à l'occident, mon regard ne pouvait pas aller aussi loin, alors il s'est éteint.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 93.

Aujourd'hui, je me suis souvent dit : forêt. D'elle-même, la vérité marche à travers bois.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 94.

Quand on monte une colline, on ne monte que vers les nuages.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 95

Puis, un vol de grues est passé au-dessus de ma tête : une formation parfaite. Elles luttèrent contre un fort vent debout, et allaient à peine plus vite que moi, à pied. Grandes, grises, elles étaient vingt-quatre, et de temps à autre l'une d'elles lançait un cri rauque. Quand une rafale de vent s'engouffrait dans leur formation, certaines plamaient, d'autres arrachées à l'ensemble luttèrent pour reprendre position, c'était admirable cette façon qu'elles avaient de s'emboîter. Tout comme l'arc-en-ciel, les grues sont une métaphore pour celui qui marche.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 96-97.

À Savières, dans l'école du village, je me suis demandé si je m'allais pas gagner Paris en voiture, mais cela avait-il un sens ? À quoi bon être venu de si loin à pied, pour finir en voiture ? Plutôt aller jusqu'au bout de l'insensé, si toutefois c'était insensé.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 100.

Marcher... me marche plus. J'ai eu un tel fou rire dans le blizzard que j'ai dû entrer défigurée dans le café.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 101.

Dans ma gêne, un mot me traversa d'esprit et, comme la situation était déjà étrange, je le lui dis. Ensemble, lui dis-je, nous ferons cuire un feu et nous arrêterons les jours. Alors, elle me regarda avec un fin sourire et, comme elle savait que j'étais de ceux qui marchent, et, partant, sans défense, elle m'a compris. Pendant un bref instant tout de finesse, quelque chose de doux traversa mon corps exténué. Je lui dis : ouvrez la fenêtre, depuis quelques jours je sais voler.

Werner Herzog, *Sur le chemin des glaces*, p. 111.

